**V. La sociocritique (par Pierre Barbéris)**

**Introduction**

 Sociocritique ? L'expression est récente, mais avec un sens restrictif et précis comme on le verra plus loin. L'idée, cependant, (plus large qu'aujourd'hui) est ancienne, et liée au mouvement même des naissantes sciences sociales et de la réflexion sur les inter-réalités socioculturelles.

 L'idée, en effet, d'« expliquer » la littérature et le fait littéraire par les sociétés qui les produisent, et qui les reçoivent et consomment, a connu en France une époque royale au début du XIXe siècle.
On était alors persuadé d'avoir trouvé le secret du fonctionnement et du mouvement des sociétés à partir du modèle français, devenu plus lisible par la Révolution.

 C'est que cette Révolution avait apporté bien des clartés, semblait-il, sur des questions que les Lumières d'avant 1789 ne pouvaient
poser que de manière incomplète : une société nouvelle était née, un nouveau public, de nouveaux besoins, de nouvelles possibilités. Nul « philosophe » n'avait jamais vécu dans une société révolutionnée. Mais l'effet redoubla lorsque cette Révolution se trouva arrêtée ou déviée : par la dérive « terroriste » de 1793-1794, par les stabilisations ou tentatives de réaction, en 1800 avec Bonaparte, en 1814-1815 avec le retour des Bourbons et les menaces « ultras ». La Révolution avait
éclairé le passé, mais elle embrouillait aussi le présent et l'avenir, faisant surgir ou devant affronter de nouvelles contradictions. Beaucoup d'hommes voulaient la Révolution complète et vraie, fidèle à elle-même. Des forces, nouvelles ou latentes, étaient ou seraient l'instrument de cette « révolution culturelle » : bourgeoisie libérale, petite bourgeoisie et « classe pensante » (Stendhal) se cherchant du côté du populaire, « couches nouvelles », comme dira Gambetta, un jour classes ouvrières arrachées à leurs taudis à qui la Théorie sociale nouvelle promettait d'être le nouveau levier de l'Histoire.

 La littérature disait et dirait tout cela : les combats et le sens d'hier comme les combats et le sens de demain. Elle vérifiait, mais aussi elle annonçait. Comme on pensait avoir une idée claire de la
marche des sociétés, on pensait en avoir une aussi de ce produit social qu'était la littérature. Elle ne visait plus seulement le vrai et le beau moral plus ou moins transhistorique, mais un vrai et un beau militant, fût-ce sans le savoir. La littérature, disait Mme de Staël, n'était plus un art mais une arme : pour agir et pour comprendre.
Les formes, comme la psychologie et la sensibilité, devenaient historiques. Stendhal, lui aussi, proclamera que tout classicisme avait été romantique, en ceci qu'il avait peint les hommes de son temps pour les hommes de son temps : Eschyle comme Racine, à cette enseigne, avaient été « modernes », et donc on avait le droit et le devoir de l'être à notre tour.

 Ce qui devait s'appeler un jour sociocritique était ainsi un produit de l'Histoire, et non une simple attitude intellectuelle abstraite. Mais par là même, elle était appelée à être appréciée dans le cadre d'une autre et nouvelle Histoire : celle qui n'aurait peut-être plus les mêmes idées sur la marche et sur le fonctionnement des sociétés. Et tel est bien aujourd'hui le point de départ d'une réflexion sur le problème : historisation et socialisation, certes, contre non-historisation ou désocialisation ; mais aussi relecture permanente de cette historisation et de cette socialisation. Il y a, en effet, toujours un peu d'équivoque sur le mot société : organisme qui fonctionne de manière plus ou moins
close, ou qui change de manière parfois surprenante, et cela comment et pourquoi ? Littérature/Société/Histoire : quelle est la place et quel est le rôle des hommes et de leur conscience dans leur environnement culturel ? Le problème devient vite philosophique : l'Histoire est-elle
un SENS, ou au sens pascalien, un DIVERTISSEMENT ? Et si quelque chose, quand même, se trace et demeure, ne serait-ce pas la littérature, comme produit spécifique ? On se voit ainsi invité à réfléchir
en termes renouvelés sur le BEAU, sur le VRAI, mais aussi sur l'EFFICACE du fait d'écrire - et de lire.

**La notion de sociocritique**

Sociocritique sera ici employé par commodité, bien que le terme désigne depuis de nombreuses années une autre démarche que la simple interprétation « historique » et « sociale » des textes comme ensembles aussi bien que comme productions particulières : entre la sociologie du littéraire qui concerne *Y amont* (conditions de production de l'écrit) et la sociologie de la réception et de la consommation qui concerne l'aval (lectures, diffusion, interprétations, destin culturel et scolaire ou autre), la sociocritique définie par Claude Duchet (voir notre Bibliographie en fin de cours) vise le
texte lui-même comme lieu où se joue et s'effectue une certaine socialité.

Mais la sociologie du littéraire comme celle de la réception stricto sensu se révélant partiellement étrangères à l'essentiel (ce qui se passe dans le texte), la sociocritique semble pouvoir sans grand dommage les intégrer, ne serait-ce qu'au plan du vocable employé. Entre les déterminations et les conséquences, le texte est suffisamment important pour les attirer dans sa lecture. On n'oubliera pas que le projet sociocritique fut un projet précis et daté mais aussi, par définition, un projet ouvert et qu'il le demeure, alors que la sociologie de «l'amont» comme celle de «l'aval» sont
constamment guettées par le réductionnisme.

Sociocritique a de plus l'avantage de faire bouger et avancer le marxisme en un domaine sensible et particulier : le marxisme doit bien aujourd'hui reconnaître que quelque chose se passe et s'est passé qu'à son stade canonique il n'avait pas conçu. Sociocritique désignera donc la lecture de l'historique, du social, de l'idéologique, du culturel dans cette configuration étrange qu'est le texte : il n'existerait pas sans le réel, et le réel à la limite, aurait existé sans lui ; mais le réel, alors, tel que nous pouvons le percevoir, serait-il le même, exactement ? Toute la question est là : si le réel ne nous est connu que par les discours tenus à son sujet, quel est, parmi eux, la place du discours proprement littéraire ?

**Principe de la lecture sociocritique**
La lecture sociocritique ne saurait être l'application aux textes de principes et encore moins de recettes déjà disponibles et constituées dans des corpus théoriques qui auraient déjà tout dit sur les sociétés, et donc sur les activités et sur les productions culturelles, et littéraires notamment. Cela pour trois raisons :
- Parce que ces corpus théoriques sont aujourd'hui anciens et donc ne contiennent pas toutes les clés d'un réel qui nous apparaît comme plus riche et plus complexe : ni Montesquieu ni Marx n'ont tout dit sur les sociétés et sur l'Histoire, même s'ils ont dit infiniment plus que ce qui s'était dit avant eux.
- Parce que c'est dans les textes eux-mêmes et dans les réflexions qu'ils ont suscitées que s'est déjà constituée une sociocritique naissante et en puissance.
- Parce que toute lecture est invention et recherche et parce qu'à son niveau propre elle contribue à l'enrichissement et au progrès de la conscience du socio-historique : aussi bien que l'écriture et que la création, l'interprétation, même si elle s'appuie sur certains acquis théoriques, contribue, sans demander la permission à personne, à façonner, de manière toujours précaire, et à reprendre la conscience que nous avons du réel sous ses divers aspects. C'est au niveau de l'interprétation, comme à celui de l'écriture et de la création que se constitue sans cesse une nouvelle synthèse entre infrastructures/super-structures, conscience/non-conscience, personnel/ universel, texte/référent, choses et événements/expression, formes anciennes et héritées/formes nouvelles et inventées.

La lecture sociocritique est donc un mouvement qui ne s'opère pas uniquement à partir de textes fondateurs et d'archives mais à partir d'une recherche et d'un effort tâtonnant et découvreur qui invente un nouveau langage, fait apparaître de nouveaux problèmes et pose de nouvelles questions. La lecture sociocritique et socio-historique fait bouger l'Histoire et la sociologie en même temps qu'elle en tient compte comme disciplines et comme consciences déjà disponibles et répertoriées. C'est pourquoi elle ne saurait être un mode d'emploi débouchant dans un sens ultime, dans un dernier recours et dans un « après tout » réducteur. Elle est attentive à tout ce qui émerge de nouveau, et qu'elle contribue à faire émerger, dans
l'Histoire et dans l'historiographie, dans la connaissance des mentalités, des diverses temporalités de FHISTOIRE et des difficiles relations moi-HISTOIRE, et enfin dans la connaissance de l'évolution des manières d'écrire et de raconter. Parce que le moi est toujours un moi social et socialisé mais aussi parce qu'il ne se réduit pas à sa dimension sociologique quantitative, la sociocritique est un engagement dans la recherche des confluences et des contradictions. Aussi ne tire-t-elle jamais un trait final qui ferait du texte un produit fini, alors qu'aboutissement il est aussi point de départ et quelque chose qui n'existait pas avant : tout texte, toujours déterminé, est toujours aussi un nouveau déterminant. Si la lecture sociocritique a toujours une dimension politique, elle a toujours aussi une dimension existentielle : ce n'est pas seulement l'enfant qui «vit l'universel sur le mode du particulier» (Sartre), c'est aussi tout homme, avec sa Raison et avec ses raisons, mais aussi avec sa conscience et avec sa psyché, donc avec son langage et avec ses langages.

**1 . Jalons historiques « La littérature est l'expression de la société »
(Bonald)**

Pendant longtemps, la littérature (sa pratique comme sa lecture) relevèrent exclusivement de l'art d'écrire : rhétorique, prosodie, problème de l'imitation et de l'originalité, voire problème de la langue dans laquelle on écrivait (le passage du latin au français n'allait jamais de soi), et au total, problème des modèles (le problème du sonnet à l'italienne venant relever le problème de l'ode, qui venait du grec et du latin). Écrire « purement » ou autrement fut longtemps la préoccupation majeure, le droit à l'invention devant toujours négocier avec les règles d'une esthétique et d'une bienséance. Alors
même qu'une nouvelle réalité pénétrait la littérature (l'Amérique au XVIe siècle, de Ronsard à Montaigne), l'attention ne se portait pas encore sur la relation Société-Littérature. Mieux : au moment où les lois et la politique entraient dans le champ d'une réflexion relativiste (Montesquieu), nul ne songeait à un De l'esprit des littératures qui aurait envisagé l'écrire comme une institution et comme une superstructure articulées sur l'Histoire. Il fallut la secousse de la Révolution française : alors même que continuaient à s'imposer les modèles classiques, la philosophie, en devenant directement politique avait fait bouger la notion même de philosophie purement spéculative et métaphysique. Mais aussi tout un marché de la littérature avait changé. Nouveau public, nouveaux écrivains, nouvelles destinations des textes, et l'exemple de Rousseau dont on ne savait trop
quoi faire dans le champ d'un classicisme hégémonique : l'heure allait sonner de l'entrée de la chose littéraire (et plus généralement artistique) dans une discussion d'un type nouveau.
 Cette discussion, toutefois, ne fonctionne pas dans le cadre auquel nous sommes aujourd'hui habitués. Il n'existe pas alors vraiment d'enseignement de la littérature, et la lecture socio-historique des textes n'est pas un enjeu scolaire, universitaire ni plus généralement méthodologique pour spécialistes de l'interprétation. Une institution comme le Lycée de La Harpe est un organisme parallèle et privé pour amateurs éclairés. Dans l'enseignement secondaire, le discours français (qui est un exercice rhétorique et d'imitation d'après le discours latin) dominera longtemps avant que
ne pointe la dissertation vers la fin du xixe siècle : exercice de commentaire et d'analyse qui fera de l'élève non plus un apprenti-écrivain mais un apprenti-critique et professeur.

 Il aura fallu, pour en venir à cette mutation, que naisse le magistère de la critique relayé par le journalisme et par les premières chaires universitaires (Villemain, sous la Restauration). La discussion va donc s'instaurer entre écrivains, entre praticiens de la littérature qui se cherchent de nouvelles raisons d'écrire et qui s'interrogent sur leur propre pratique : que fait-on lorsqu'on écrit ? Et qu'ont fait les écrivains du passé lorsqu'ils ont écrit ? Moins que la littérature, au sens étroit et précis du terme, c'est la culture qui est interrogée, et l'ensemble des formes, et ce par des hommes écrivants qui sont aussi (pour reprendre une distinction de Barthes) des écrivains. Leur souci de didactisme, cependant, et leurs théorisations naissantes, ouvrent le chemin à ce qui deviendra une pratique spécifique (« Nous nous proposons d'ouvrir un nouveau sentier à la critique », Chateaubriand, Génie du Christianisme), et c'est en ce lieu que se constitue et que s'instaure l'un des débats fondateurs de la critique historique : non pas tant le parallèle que l'opposition xvif-xvnf siècles, l'un et l'autre commençant à se disputer le qualificatif de grand (ce qui conduira à la provocation de Michelet : « le grand siècle, Messieurs, je veux dire le xvme »).

 Sous-tendue par toute une réflexion sur le politique et sur l'historique, portée à un haut degré d'incandescence par la Révolution et ses conséquences (liberté libérale, dictature « terroriste » et impériale, nouveaux problèmes de « la » Liberté et des libertés lors de la mise en place hésitante en 1814 d'un système parlementaire), cette réflexion sur le culturel ranime l'activité proprement créatrice en même temps qu'elle découpe le premier territoire d'une profession qui n'a pas encore tous ses professionnels.
 Dès 1800-1801, le Génie du Christianisme de Chateaubriand et De la littérature de Mme de Staël opèrent une véritable révolution et, sous l'Empire, dans un article du Mercure de France (1806)
Louis de Bonald lance sa formule fameuse :

« La littérature estl'expression de la société ». Les points de départ et les visées sont
certes bien différents (féconder l'héritage des Lumières pour Mme de Staël ; théoriser l'élément chrétien comme constitutif de la modernité chez Chateaubriand ; distinguer la bonne et la mauvaise littérature chez Bonald) mais les effets se révéleront convergents : tout vient du devenir historique et la littérature ne saurait y échapper. À la place d'un « homme éternel » que devait reprendre et magnifier tout un discours idéaliste et négateur de l'Histoire, apparaît un Homme à la fois récurrent dans les questions qu'il se pose sur son rapport au monde et historique dans son modelage par les
conditions évolutives de son expérience. C'est le questionnement qui parcourt tout le Journal du jeune Beyle (futur Stendhal) et ses innombrables premiers essais littéraires : comment dire à la fois le réel et le tragique-poétique de ce qui est moderne ? Il y faut une nouvelle comédie (la peinture exacte du réel) - tragédie – épopée (l'expression de notre grandeur), avec de nouveaux sujets, de nouveaux héros et un nouveau style. Que ce doive et puisse être, comme Beyle mettra longtemps à s'en apercevoir, le roman (« Ces gens-là ont bien besoin d'un Molière » dans le Journal, reprend « La Bruyère nous manque » du Génie du Christianisme), dit bien qu'on ne travaille pas sur quelque chose de mort et de classé mais sur quelque chose en train de se chercher et de se faire. Le chantier qui s'ouvre au début du xixe siècle (mais déjà entr'ouvert par la querelle des Anciens et des Modernes à la charnière des xvif et xvnf siècles) et qui demeure le nôtre est celui d'une écriture et d'une littérature qui se demande ce que réellement elle fait, à quoi elle sert et ce qu'elle signifie, comme on signifie un acte de justice.